



Bakery • Art • Gallery

BAKERY ART GALLERY

1977 No future

du 01.12 au 31.12.2022

Commissaires : Erwan Keruzoré, Christian Pallatier

En 1977 paraissait un album intitulé *Never Mind The Bollocks* - soit à peu près "on s'en bat les couilles" - d'un groupe appelé les Sex Pistols. Tout, du titre au nom du groupe, en passant par les chansons en forme de slogans prônant la destruction et le chaos, était destiné à choquer. "Je suis un anarchiste/je suis un antéchrist", chantait Johnny Rotten dans un de ces manifestes à la rhétorique un peu trop empruntée, un peu trop ostensiblement épate-bourgeois. L'écrivain américain Greil Marcus (dans *Lipstick Traces*, 1990), compare le punk - "minable, laid, qui ne vaut rien" - à d'autres avant-gardes extrêmes comme le dadaïsme, l'Internationale lettriste ou son prolongement situationniste, aux arguments autrement affûtés, la chose pourrait prêter à sourire. Et pourtant le contenu du disque paraissait explosif, d'une puissance proprement inouïe. Des situationnistes, les Pistols avaient l'intransigeance sans fond, la négativité presque suffocante. Cette façon, littéralement, de "demander l'impossible", comme on disait en 68. Mais le temps n'était plus aux brillantes arguties, et tout ce qu'avait d'apocalyptique la rhétorique « Debordienne » se trouvait accéléré, condensé en quelques slogans ("destroy", "no future", ou encore "je ne sais ce que je veux/mais je sais comment l'obtenir") aptes à frapper l'imagination du jeune public rock de plus en plus nombreux - ce qu'ils firent au-delà de toute espérance. Car si le rock a toujours été associé, plus ou moins paresseusement, à la "révolte", jamais il n'avait connu un tel embrasement, un degré de contestation aussi profond.

Mais il serait un peu simpliste de réduire tout le punk à un cri inarticulé, ce serait oublier que les Clash et d'autres ont tenté de lui donner un contenu plus "positif". Mais sans l'angle nihiliste des Sex Pistols, il n'aurait été qu'un mouvement revendicatif de plus. C'est bien eux qui, par la terreur et la confusion des signes qu'ils semèrent, en firent cette chose qui frappa tant les esprits, cette question restée ouverte. Et accessoirement changèrent pour toujours la face du rock.

C'est dans ce contexte qu'apparaît un agitateur dilettante du nom de Malcom McLaren. Personnage complexe quant à ses véritables motivations, aussi intelligent qu'opportuniste, McLaren est, avant du moins que les choses ne finissent par lui échapper complètement, l'incontestable cerveau du mouvement punk, qui à bien des égards a commencé comme un coup monté, une subversion savamment orchestrée. Après de vagues études d'art, il s'intéresse de près aux événements de mai 68, et notamment à ces formes nouvelles de communication rapide et péremptoire qui s'y développent - graffitis, slogans, manifestes -, dont il fera un usage immodéré plus tard, quand il managera les Sex Pistols. Avec son ami Jamie Reid, futur concepteur graphique des Sex Pistols, il se retrouve un temps dans l'orbite

de King Mob, une organisation fondée par d'anciens membres exclus de la section situationniste anglaise. "Il n'y a pas de limite à notre absence de Loi" pouvait-on lire dans le *King Mob Echo*, la feuille volante qui leur servait de journal. Ces activistes - emmenés par l'ex-situationniste Christopher Gray - sont imprégnés du phénomène rock, et n'en négligent pas le potentiel subversif. Gray avait eu l'idée dès 1968 de former un groupe "totalement déplaisant" avec lequel il autoproduisit un 45 tours intitulé *Fuck You*. McLaren, parce qu'il se trouvait au centre d'une nébuleuse post-situ, est bien la personne qui a opéré la connexion entre situs et punks. Même si, des revues situationnistes qu'il feuilletait avidement au fond de la librairie Compendium Books, il a de son propre aveu retenu l'esthétique plutôt que la théorie.

En 1971, McLaren ouvre une boutique sur King's Road, à Londres, avec sa compagne la styliste Vivienne Westwood. C'est parmi sa jeune clientèle que se retrouvent bientôt les trois futur instrumentistes des Sex Pistols, Steve Jones, Paul Cook et Glen Matlock. À l'occasion d'un voyage aux USA, pour présenter ses «collections», McLaren est subjugué par les outrageux New York Dolls puis par l'émergence d'une nouvelle scène rock avec les Ramones, Patti Smith et Television - dont un certain Richard Hell le fascine. Avec ses chemises peintes et déchirées, ses cheveux courts et hérissés, sa chanson *Blank Generation* (génération vide), il codifie déjà quelques caractéristiques du punk anglais à venir. Iggy Pop, autre grosse influence, avait déjà chanté l'ennui, le vide, la violence. Le sentiment de vide n'est plus une tare privée qu'il en coûte d'avouer mais un constat froid, objectif, une donnée de l'époque apparemment bien partagée. McLaren a observé, écouté et revient à Londres avec quelques idées. Un peu plus tard, les Sex Pistols enregistreront *Pretty Vacant* ("On est joliment vides / et on s'en branle"), avec le nihilisme arrogant de rigueur, "débarassé de culpabilité" selon les propres mots de Rotten. Johnny Rotten qui a intégré les Pistols, sur la foi du potentiel d'hostilité qu'il dégage plus que pour ses talents de chanteur.

C'est dans cette rencontre que naît le punk. Entre des vellétés révolutionnaires et un véhicule aussi populaire et puissant que le rock, avec toute l'inflation médiatico-mythologique qu'il draine, l'image fut souvent au moins aussi importante que le message - quand elle ne le résumait pas en tout et pour tout. Les Clash avaient beau être la conscience politique du mouvement avec leur réalisme social, ils ne pouvaient pas rivaliser en termes d'impact avec toute la charge d'irrationnel qu'on percevait par ailleurs, par images interposées. L'image par exemple de Johnny Rotten, incontestable emblème du mouvement, "le seul chanteur vraiment terrifiant que le rock est connu" (Greil Marcus). Cheveux hérissés teints en orange, pulls déchirés et grossièrement rapiécés par des épingles à nourrice, crucifix en guise de boucle d'oreille, chemises peintes à la main et portant le slogan "*Destroy*", pantalons de cuir, et par-dessus tout ce visage de poupon dégénéré et maniaque qui le faisait parfois ressembler à un malade mental. Bref un charisme venu d'ailleurs, jamais vu auparavant. Sa seule dégaine était une agression, un point d'interrogation.

Pierre Ponant